

Libretto

ALEXEÏ TOLSTOÏ

LES SEPT JOURS
OÙ LE MONDE
FUT PILLÉ

Traduit du russe par

PAUL LEQUESNE

Libretto

Titre original :
Семь Дней в которью

© Libella, Paris, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-462-5

NOTE DE L'AUTEUR

Toutes les données physiques et astronomiques mentionnées dans ce texte, y compris le passage de la comète de Biela en 1933, sont entièrement conformes à la réalité.

Le trois-mâts, le *Flamingo*, après avoir déployé ses huniers, ses grandes voiles auriques et les triangles palpitants de ses focs, tous d'une blancheur immaculée, longea lentement le môle et, glissant sur les flots, s'envola d'un coup dans les vastes étendues bleues de l'océan Pacifique.

Le commandant du port nota dans son journal : « Le yacht, le *Flamingo*, avec à bord son propriétaire, Ignace Rough, et dix-huit hommes d'équipage, a appareillé à 16 h 30, et mis le cap au sud-ouest. »

Quelques badauds suivirent d'un regard indifférent l'élégante voilure du yacht, qui peu à peu disparaissait à l'horizon, tandis que deux jeunes dockers aux yeux gris, installés, pipe au bec, à la table d'un café du port, échangeaient les propos suivants :

- Bill, si le *Flamingo* était parti pour une promenade de plaisir, il y aurait eu des femmes à bord.
- C'est également ce que je pense, Joe.
- Mais, Bill, si toute une bande de reporters

tournait autour du yacht depuis l'aube, il y avait sûrement à cela une bonne raison.

– Je suis du même avis : une bonne raison.

– Or sais-tu autour de quoi ils tournaient le plus ?

– Non, dis-le.

– Autour de ces longues caisses que nous avons chargées sur le *Flamingo*.

– C'était du champagne.

– Je commence à croire que tu es bête comme un tonneau vide, Bill.

– Inutile de m'insulter, Joe. Eh bien, à ton avis, qu'y avait-il dans ces longues caisses ?

– Si les reporters n'ont pas réussi à flairer ce qu'il y avait dans ces caisses, alors personne ne le sait. Cela dit, le *Flamingo* a fait provision d'eau pour trois semaines.

– En ce cas, ça veut dire qu'Ignace Rough a un projet en tête. Il n'est pas homme à fainéanter inutilement trois semaines sur l'océan.

Ayant ainsi parlé, les deux jeunes gens avalèrent chacun une gorgée de bière et, manches retroussées, coudes sur la table, continuèrent à suçoter leurs pipes d'écume.

Le *Flamingo*, toutes voiles dehors, légèrement penché sur les flots, fendait par le travers le vert bleuté des vagues. Étendus sur le pont au bois poli et aux cuivres rutilants, les matelots, en larges pantalons de

grosse toile, maillots et bonnets blancs à pompon, jetaient de temps à autre un regard aux vergues qui grinçaient, aux haubans tendus comme des cordes de guitare, à la houle glacée que la proue étroite du yacht partageait en deux grands copeaux jaillissants.

L'homme de barre, un Suédois à la solide figure, se tenait courbé sur la roue du gouvernail. Sa barbe rouge feu, évadée du col de sa vareuse, flottait au vent. Quelques mouettes poursuivaient le yacht et se laissaient distancer. Le soleil déclinait au couchant dans la poussière vert et or de l'horizon dégagé. La brise était fraîche et régulière.

Au carré, six hommes étaient assis autour de la table rectangulaire, silencieux, regard baissé, sourcils froncés. Devant chacun était posée une large coupe embuée, emplie d'un champagne frappé de glace. Tous fumaient le cigare. Les filets de fumée bleue s'élevaient au plafond, sous la cloche de verre où ils étaient happés et emportés par le vent. De mouvants éclats de soleil jouaient à travers les hublots sur l'acajou des boiseries. Sous l'effet du tangage, les ressorts des fauteuils garnis de maroquin s'affaissaient mollement.

L'œil attentif aux bulles montant du fond des verres, cinq de ces hommes – tous déjà d'âge rassis (excepté un seul, l'ingénieur Corvin), tous vêtus de flanelle blanche, et tous la mine concentrée, la joue épaisse et la nuque obstinée – écoutaient ce que leur

exposait depuis plus d'une heure le sixième, Ignace Rough. Personne, durant tout ce temps, n'avait touché au champagne.

Ignace Rough parlait, sans quitter des yeux ses énormes mains posées sur la table, et plus exactement ses gros ongles plats et brillants. Son visage rose à la mâchoire hypertrophiée esquissait d'expressives mimiques. Sa poitrine était nue, à la mode des marins. La courte brosse de ses cheveux blancs se mouvait sur son crâne en même temps que de grandes oreilles profondément enfoncées.

– ... En sept jours, nous serons maîtres des chemins de fer, des transports maritimes et fluviaux, des gisements et des mines, des usines et des manufactures de l'Ancien et du Nouveau Monde. Nous aurons pris en main les deux leviers du monde : le pétrole et l'industrie chimique. Nous aurons fait sauter la Bourse et ratissé tout le capital commercial...

Ainsi parlait Ignace Rough, d'une voix posée, dont l'assurance s'exprimait dans chacune des phrases lapidaires qui tombaient de sa bouche. En développant son plan d'action, il était revenu plusieurs fois à ce tableau vertigineux du futur.

– ... La loi de l'histoire, c'est la loi de la guerre. Qui n'attaque pas le premier pour porter les coups mortels est condamné à périr. Qui attend d'être agressé succombe. Qui ne devance pas son adversaire par l'ampleur de ses projets militaires se trouve

anéanti. Je veux vous convaincre de ce que mon plan est non seulement sensé mais inéluctable. Cinq des hommes assis à cette table (j'excepte Corvin) sont riches et puissants. Mais imaginez que demain une escadre de croiseurs aériens germaniques jette sur Paris un millier de bombes à l'ypérite : vingt-quatre heures plus tard, c'est tout le globe terrestre qui se trouvera enveloppé de nuages mortels. Je ne miserai pas alors un *cent* sur la solidité des coffres-forts, qu'il s'agisse du mien ou des vôtres. Aujourd'hui même les enfants savent que la guerre traîne derrière elle la révolution.

À ce mot, quatre des hommes tirèrent un cigare et esquissèrent un sourire ironique. L'ingénieur Corvin ne détachait pas ses yeux ternes et absents du long visage d'Ignace Rough, qu'on eût dit déformé par un miroir concave.

– ... En dépit de cette menace, il se trouve bon nombre de gentlemen pour penser que la guerre est le principal consommateur du marché industriel. Ces gentlemen sont des chacals. Ce sont des couards. Mais il est d'autres gentlemen, qui voient dans la guerre une nécessaire soupape de sûreté à la crise de l'industrie, une sorte de cœur palpitant de la planète qui, par pulsations périodiques, chasse les produits manufacturés dans les artères des marchés mondiaux. Ces gentlemen sont très dangereux, car ils sont conservateurs, obstinés et politiquement

puissants. Tant qu'ils resteront, directement ou par l'intermédiaire des gouvernements ouvriers, aux commandes du navire de l'État, nous ne pourrons dormir une seule nuit sur nos deux oreilles. Nous sommes sans cesse à un cheveu de la crise économique, de la guerre et de la révolution. Aussi, nous devons arracher l'initiative des mains de la bourgeoisie conservatrice qui règne sur la grande industrie. Ces gentlemen qui raisonnent comme des boutiquiers de l'époque du conflit franco-prussien, ces bourgeois antédiluviens, ces artisans de leur propre tombe, doivent être éliminés. Nous devons nous rendre maîtres du capital industriel mondial. Pendant que les communistes n'en sont encore qu'à mobiliser leurs forces, nous fondrons sur la bourgeoisie en lançant une attaque surprise, et nous nous emparerons des bastions de l'industrie et du pouvoir politique. Rien ne nous sera plus facile alors que de tordre le cou à la révolution. Si nous n'agissons pas de la sorte – je veux dire par une offensive rapide et foudroyante – avant le mois d'avril de l'an prochain les boutiquiers nous auront concocté une guerre chimique. Voici la copie d'une circulaire secrète rédigée à Washington, portant sur l'achat outre-océan de toutes les réserves d'*indigo*. Comme vous le savez, c'est à partir de l'indigo qu'on élabore le *gaz moutarde*...

L'ingénieur Corvin tira une feuille de papier d'un

porte-documents. Ignace Rough la posa sur la table et la couvrit de sa main. Une grosse veine barrait son front, sa bouche rectiligne s'affaissait à chaque commissure, son visage au teint rose affichait soudain une expression féroce et décidée.

– ... L'idée de notre offensive est la suivante nous devons *frapper l'ensemble de la planète d'une terreur inouïe et intolérable...*

Les quatre hommes assis autour de la table tirèrent un autre cigare, mais cette fois-ci n'esquissèrent aucun sourire. Les yeux de l'ingénieur Corvin clignèrent lentement. Ignace Rough prit une profonde inspiration par les narines.

– ... Nous devons provoquer une crise de tétanie, une paralysie temporaire de l'humanité tout entière. Nous dirigerons la pointe de la terreur sur la Bourse. En quelques jours, nous aurons fait s'effondrer toutes les valeurs. Nous les rachèterons pour une bouchée de pain. Quand, sept jours plus tard, nos ennemis reprendront leurs esprits, il sera trop tard. Et nous publierons alors un manifeste sur la paix éternelle et la fin de la révolution sur terre.

Ignace Rough saisit sa coupe de champagne, mais la reposa tout aussitôt. Sa main tremblait légèrement.

– ... Par quel moyen obtiendrons-nous l'effet désiré, celui d'une terreur universelle? *Sir...* – il se tourna pesamment vers l'ingénieur Corvin – montrez-nous vos plans...

Tandis que cette étrange conversation se déroulait au carré, le soleil avait sombré derrière la ligne enténébrée de l'océan. L'homme de barre, obéissant aux instructions reçues avant même que le yacht eût levé l'ancre, avait mis le cap au sud.

Le *Flamingo*, portant misaine, grand-voile, brigantine et tourmentin, filait gaiement, avec une forte gîte, tantôt plongeant jusqu'à hauteur du pont entre les vagues noires, tantôt prenant son vol avec puissance et souplesse pour s'ébrouer sur leurs crêtes. C'était un bon et brave navire.

L'écume bouillonnait dans la lumière des hublots, et fuyait le long du bordé à une vitesse prodigieuse. À l'arrière subsistait un large ruban bleuté et ondoyant de phosphorescence marine. La crête des vagues s'illuminait dans l'obscurité de cette lumière trop froide.

L'homme de barre, le Suédois, pesait de tout son torse sur la roue de bronze du gouvernail. Le vent arrachait des étincelles à sa pipe. La brise fraîchissait encore. Il fallut prendre des ris et amener les huniers. Les matelots escaladaient avec agilité les haubans et, tandis qu'ils serraient les voiles, se balançaient en haut des mâts comme des freux par mauvais temps.

La lune se levait par-derrière l'océan – gigantesque sphère de cuivre émergeant du pâle scintillement des flots. Sa lueur nuait les voiles d'argent. À ce

moment apparurent sur le pont Ignace Rough et ses cinq invités. Ils se groupèrent contre le bastingage, à tribord, brandirent chacun une paire de jumelles, et observèrent, tous les six, le globe lunaire flottant au-dessus de la vaste étendue froissée de l’océan.

L’homme de barre, témoin ébahi de la vaine occupation à laquelle se livraient de si respectables et pragmatiques gentlemen, entendit la voix cassante d’Ignace Rough déclarer :

– Je distingue parfaitement la chose à la jumelle. Il ne peut y avoir d’erreur...

.....

À trois heures du matin, le maître-coq fut réveillé : on réclamait au rouf un repas froid et un grog bouillant. Les invités poursuivaient encore leur entretien. Puis, avant que l’aube poignât, les six hommes contemplèrent encore une fois la lune voguant déjà haut parmi les étoiles pâles.

Le lendemain, Ignace Rough et ses quatre compagnons se reposèrent sur le pont, étendus dans des chaises longues. L’ingénieur Corvin arpenta le navire de la poupe à la proue, en faisant craquer les articulations de ses doigts. La journée s’écoula sans que personne prononçât un mot.

Le matin suivant, tout au bout de l’océan, une petite île se dégagea d’une écaille de soleil. Ignace Rough et ses compagnons observèrent ses contours

rocheux. Corvin se tenait à l'écart, discret, blême et taciturne.

Le *Flamingo* pénétra dans une baie en forme de croissant et jeta l'ancre. Les passagers du yacht descendirent dans une chaloupe qui s'en fut, vive et légère, sur l'eau de la lagune, glauque et transparente comme l'air. Une longue vague paresseuse échoua l'embarcation sur une plage de sable.

Là, entre des débris de basalte, ployaient les troncs graciles de quelques cocotiers; derrière eux, une antique forêt de cupulifères recouvrait la pente d'un coteau, tandis qu'à l'arrière-plan se dressait un haut rempart de falaises à pic. Ignace Rough les désigna de la main et, suivi de ses compagnons, s'engagea sur un sentier, tracé depuis peu, qui s'enfonçait dans les profondeurs de l'île.

– J'ai loué cette île pour quatre-vingt-dix-neuf ans avec privilège d'exterritorialité, déclara Ignace Rough. Il y a ici de l'eau douce et des matériaux de construction en suffisance. Nous établirons les ateliers dans les montagnes. Celles-ci forment un cercle parfait et entourent les restes d'un volcan éteint. L'ancien cratère, de quinze cents mètres de diamètre, est le lieu idéal pour l'assemblage des appareils. On aura juste besoin de débarrasser le fond des roches qui l'encombrent. Les pièces des appareils ont été commandées à des usines d'Amérique et de l'Ancien Monde. Plusieurs cargos ont été nolisés et l'on pro-

cède déjà en partie à leur chargement. Si aujourd'hui nous signons l'entente, dès la semaine prochaine le travail battra son plein.

Le layon menait à la plane étendue d'un lac d'eau douce. Sur la rive se dressaient quelques baraquements de planches flambant neufs. Devant une porte, un ouvrier chinois, assis à croupetons, fumait une longue pipe, tandis qu'un autre lavait du linge dans l'eau du lac. Au loin s'entendait le frappement de cent cognées contre les arbres. Une ribambelle de mulets chargés de sacs de ciment cheminait entre les rochers. L'ingénieur Corvin expliqua qu'on était en train d'établir des routes et de poser les fondations des ateliers. De la pointe de sa canne, il montra un col entre deux hauteurs où l'on pouvait distinguer des silhouettes humaines qui paraissaient ramper, collées à la muraille.

Les invités et amis d'Ignace Rough – quatre grands capitaines d'industrie – écoutaient les explications de l'ingénieur avec une émotion contenue. Leurs mentons s'étaient figés. Le plan fantastique proposé la veille par Ignace Rough prenait aujourd'hui couleur de solide entreprise – entreprise risquée, certes, mais diablement audacieuse. La vue des travaux entamés dans la montagne, la masse imposante de ces sommets dont Ignace Rough se disait propriétaire, l'assurance de l'homme d'affaires, les explications précises de l'ingénieur, l'indiscutable réalité

de cette île inondée d'un soleil flamboyant, toute bruisante du murmure du ressac et du froissement des cimes des palmeraies, et même ce Chinois rinçant paisiblement son linge, tout cela avait de quoi convaincre. En outre, il était bien clair qu'Ignace Rough ne renoncerait pas à l'affaire et s'y engagerait même seul au besoin.

Les quatre industriels entrèrent dans une baraque vide et y délibérèrent longuement. Ignace Rough, pendant ce temps, resta assis sur une souche à lancer des cailloux dans le lac. Quand ses compagnons le rejoignirent, chacun s'épongeant d'un mouchoir la nuque et le front, il jeta un regard anxieux à leurs faces empourprées, et son énorme mâchoire s'affaissa.

– Nous vous suivrons jusqu'au bout, dirent alors les quatre hommes, nous avons décidé de signer l'entente.